

Il est donc clair que nous ne pouvons pas posséder une connaissance innée des principes, et que les principes ne peuvent non plus se former en nous alors que nous n'en avons aucune connaissance, ni aucun habitus. C'est pourquoi nous devons nécessairement posséder quelque puissance de les acquérir, sans pourtant que cette puissance soit supérieure en exactitude à la connaissance même des principes. — Or c'est là manifestement un genre de connaissance qui se retrouve dans tous les animaux, 35 car ils possèdent une puissance innée de discrimination que l'on appelle perception sensible. Mais bien que la perception sensible soit innée dans tous les animaux, chez certains il se produit une persistance de l'impression sensible qui ne se produit pas chez les autres. Ainsi les animaux chez qui cette persistance n'a pas lieu, ou bien n'ont absolument aucune connaissance au-delà de l'acte même de percevoir, ou bien ne connaissent que par le sens les objets dont l'impression ne dure pas ; au contraire, les animaux chez qui se produit cette persistance retiennent encore, après la sensation, l'impression 100a sensible dans l'âme. — Et quand une telle persistance s'est répétée un grand nombre de fois, une autre distinction dès lors se présente entre ceux chez qui, à partir de la persistance de telles impressions, se forme une notion, et ceux chez qui la notion ne se forme pas. C'est ainsi que de la sensation vient ce que nous appelons le souvenir, et du souvenir plusieurs fois répété d'une même chose vient l'expérience, 5 car une multiplicité numérique de souvenirs constitue une seule expérience. Et c'est de l'expérience à son tour (c'est-à-dire de l'universel en repos tout entier dans l'âme comme une unité en dehors de la multiplicité et qui réside une et identique dans tous les sujets particuliers) que vient le principe de l'art et de la science, de l'art en ce qui regarde le devenir, et de la science en ce qui regarde l'être.

10 Nous concluons que ces habitus ne sont pas innés en nous dans une forme définie, et qu'ils ne proviennent pas non plus d'autres habitus plus connus, mais bien de la perception sensible. C'est ainsi que, dans une bataille, au milieu d'une déroute, un soldat s'arrêtant, un autre s'arrête, puis un autre encore, jusqu'à ce que l'armée soit revenue à son ordre primitif : de même l'âme est constituée de façon à pouvoir éprouver quelque chose de semblable.

Nous avons déjà traité ce point, mais comme nous ne l'avons pas fait d'une façon suffisamment 15 claire, n'hésitons pas à nous répéter. Quand l'une des choses spécifiquement indifférenciées s'arrête dans l'âme, on se trouve en présence d'une première notion universelle ; car bien que l'acte de perception ait pour objet l'individu, la sensation n'en porte pas moins sur l'universel : c'est l'homme, par exemple, 100b et non l'homme Callias. Puis, parmi ces premières notions universelles, un nouvel arrêt se produit dans l'âme, jusqu'à ce que s'y arrêtent enfin les notions impartageables et véritablement universelles : ainsi, telle espèce d'animal est une étape vers le genre animal, et cette dernière notion est elle-même une étape vers une notion plus haute

Il est donc évident que c'est nécessairement l'induction qui nous fait connaître les principes, car c'est de cette façon que la sensation elle-même produit 5 en nous l'universel. Quant aux habitus de l'entendement par lesquels nous saisissons la vérité, puisque les uns sont toujours vrais et que les autres sont susceptibles d'erreur, comme l'opinion, par exemple, et le raisonnement, la

science et l'intuition étant au contraire toujours vraies ; que, d'autre part, à l'exception de l'intuition, aucun genre de connaissance n'est plus exact que la science, tandis que les principes sont plus connaissables que les démonstrations, 10 et que toute science s'accompagne de raisonnement : il en résulte que des principes il n'y aura pas science. Et puisque, à l'exception de l'intuition, aucun genre de connaissance ne peut être plus vrai que la science, c'est une intuition qui appréhendera les principes. Cela résulte non seulement des considérations qui précèdent, mais encore du fait que le principe de la démonstration n'est pas lui-même une démonstration, ni par suite une science de science. Si donc nous ne possédons en dehors de la science aucun autre genre de connaissance vraie, il reste que c'est l'intuition 15 qui sera principe de la science. Et l'intuition est principe du principe lui-même, et la science tout entière se comporte à l'égard de l'ensemble des choses comme l'intuition à l'égard du principe

Texte 2, Aristote, *Métaphysique*, A, 1, 980b 26-981 a 13, trad. Tricot

Quoi qu'il en soit, les animaux autres que l'homme vivent réduits aux images et aux souvenirs ; ils ne participent que faiblement à la connaissance empirique, tandis que le genre humain s'élève jusqu'à l'art et aux raisonnements. C'est de la mémoire que provient l'expérience pour les hommes : en effet, une multiplicité de souvenirs de la même chose 981a en arrive à constituer finalement une seule expérience ; et l'expérience paraît bien être à peu près de même nature que la science et l'art, avec cette différence toutefois que la science et l'art adviennent aux hommes par l'intermédiaire de l'expérience, car l'expérience a créé l'art, comme le dit Polos avec raison, et le manque d'expérience, la chance. 5 L'art naît lorsque, d'une multitude de notions expérimentales, se dégage un seul jugement universel, applicable à tous les cas semblables. En effet, former le jugement que tel remède a soulagé Callias, atteint de telle maladie, puis Socrate, puis plusieurs autres pris individuellement, c'est le fait de l'expérience ; mais juger que tel remède a soulagé 10 tous les individus de telle constitution, rentrant dans les limites d'une classe déterminée, atteints de telle maladie, comme, par exemple les phlegmatiques, les bilieux ou les fiévreux, cela relève de l'art.

Texte 3, Aristote, *Ethique à Nicomaque*, VI, 6, 1140b 30-1141 a 9, trad. Tricot

Puisque la science consiste en un jugement portant sur les universels et les êtres nécessaires, et qu'il existe des principes d'où découlent les vérités démontrées et toute science en général (puisque la science s'accompagne de raisonnement), il en résulte que le principe de ce que la science connaît ne saurait être lui-même objet ni de science, ni d'art, ni de prudence : en effet, l'objet de la science est démontrable, et d'autre part l'art et la prudence se trouvent avoir rapport aux 35 choses qui peuvent être autrement qu'elles ne sont. Mais la 1141a sagesse n'a pas non plus dès lors les principes pour objet, puisque le propre du sage c'est d'avoir une démonstration pour certaines choses. Si donc les dispositions qui nous permettent d'atteindre la vérité et d'éviter toute erreur dans les choses qui ne peuvent être autrement qu'elles ne sont ou dans celles qui peuvent être autrement, si ces dispositions-là sont la science, la prudence, la sagesse et l'intellect, et si trois d'entre elles ne 5 peuvent jouer aucun rôle dans l'appréhension des principes (j'entends la prudence, la science et la sagesse), il reste que c'est la raison intuitive 136 qui les saisit.

Texte 4 Aristote, *Ethique à Nicomaque*, VI,9, 1142 a 24-31, trad. Tricot

Puisque la science consiste en un jugement portant sur les universels et les êtres nécessaires, et qu'il existe des principes d'où découlent les vérités démontrées et toute science en général (puisque la science s'accompagne de raisonnement), il en résulte que le principe de ce que la science connaît ne saurait être lui-même objet ni de science, ni d'art, ni de prudence : en effet, l'objet de la science est démontrable, et d'autre part l'art et la prudence se trouvent avoir rapport aux 35 choses qui peuvent être autrement qu'elles ne sont. Mais la 1141a sagesse n'a pas non plus dès lors les principes pour objet, puisque le propre du sage c'est d'avoir une démonstration pour certaines choses. Si donc les dispositions qui nous permettent d'atteindre la vérité et d'éviter toute erreur dans les choses qui ne peuvent être autrement qu'elles ne sont ou dans celles qui peuvent être autrement, si ces dispositions-là sont la science, la prudence, la sagesse et l'intellect, et si trois d'entre elles ne peuvent jouer aucun rôle dans l'appréhension des principes (j'entends la prudence, la science et la sagesse), il reste que c'est la raison intuitive¹³⁶ qui les saisit.

Texte 5 Aristote, *Traité de l'Âme*, II, 5, 417b -27, trad. Rodier

Mais, lorsque [l'animal] a été engendré, alors il possède la sensibilité, de la même façon que savant possède la science qu'il ne contemple pas actuellement. Quant à la sensation en acte, elle est analogue à la contemplation actuelle de la science. Mais il y a entre elles cette différence que, en ce qui concerne la première, les agents qui provoquent l'acte sont extérieurs, je veux dire le visible et le sonore aussi bien que les autres sensibles. La raison en est que c'est sur les choses individuelles que porte la sensation en acte, tandis que la science a pour objet les universaux. Or, ces derniers sont, en un sens, dans l'âme elle-même. C'est pourquoi il dépend du sujet de se livrer à l'intellection quand il le veut, tandis qu'il ne dépend pas de lui de sentir quand il veut. Pour qu'il sente, il est nécessaire, en effet, que le sensible soit donné. Il en est de même, aussi, en ce qui concerne les arts qui ont pour objet les choses sensibles, et pour la même raison, à savoir que les sensibles sont des choses individuelles et des choses extérieures.

Texte 6, Aristote, *Physique*, I, 1, trad. Carteron

La marche naturelle, c'est d'aller des choses les plus connaitissables pour nous et les plus claires pour nous à celles qui sont plus claires en soi et plus connaitissables ; car ce ne sont pas les mêmes choses qui sont connaitissables pour nous et absolument. C'est pourquoi il faut procéder ainsi : partir des choses moins claires en soi, plus claires pour nous, pour aller vers les choses plus claires en soi et plus connaitissables. Or, ce qui, pour nous, est d'abord manifeste et clair, ce sont les ensembles les plus mêlés c'est seulement ensuite que, de cette indistinction, les

éléments et les principes se dégagent et se font connaître par voie d'analyse. C'est pourquoi il faut aller des choses générales aux particulières ; car le tout est plus connaissable selon la sensation, et le général est une sorte de tout : il enferme une pluralité qui constitue comme ses parties. Il en va ainsi, en quelque manière, pour les noms relativement à la définition : en effet, ils indiquent une sorte de tout et sans distinction, comme le nom de cercle; tandis que la définition du cercle distingue par analyse les parties propres. Et les enfants appellent d'abord tous les hommes pères, et mères toutes les femmes ; c'est seulement ensuite qu'ils les distinguent les uns des autres.

Texte 7

Themistius, *On Aristotle's On the Soul*, tr. Robert B. Todd, Ithaca, NY: Cornell University Press, 1996. Book Three, Ch. 5, p.123.

In this realization of human intellectual knowledge, the potential intellect becomes all things, while the former [productive intellect, scil. the Agent Intellect] produces all things. That is why it is also in our power to think whenever we wish, for is not outside the craft its matter (as [for example] the craft of forging is with bronze, or carpentry with wood), but the productive intellect settles into the whole of the potential intellect, as though the carpenter and the smith did not control their wood and bronze externally but were able to pervade it totally. For this is how the actual intellect too is added to the potential intellect and becomes one with it. For [the compound] consisting of matter and form is one, and also has the two definitions of matter and creativity (démourgia) by in one way becoming, and in another producing, all things. For in a way it becomes the actual objects [that it thinks] by being active in its thinking; and the one [aspect] of it, in which there is a plurality of its thoughts, resembles matter, the other [sc. its thinking] a craftsman. For it is in its power, when it wishes, to comprehend and structure its thoughts, since it is productive, and thus the founder (arkhégos), of these thoughts.

Texte 8

An Arabic Translation of Themistius Commentary on Aristotle's De Anima, ed. M. C. Lyons, Oxford & Columbia, South Carolina, 1973, pp. 179-180.

The corresponding Arabic translation of the Greek has the following (translation=R.C.Taylor)

The relation of art to matter is [the same as] the relation of the Active Intellect to the intellect in potency. In this way the intellect becomes everything and the intellect knows everything. On the basis of this it comes about for us that we know whenever we wish by the fact that the Agent Intellect is not external to the intellect in potency in the way the art is external to the matter as, for example, the art of the bronze forger is external to the bronze and the carpenter is external to the wood. Rather, the Agent Intellect enters into the intellect in potency entirely, as if one were to imagine the carpenter not only as approaching the wood from outside and the smith [likewise] the bronze but rather he has the power so that it penetrates it completely. For in this way the intellect in act [scil. the Agent Intellect], when united to the intellect in potency becomes one with it, since the composite [of the two] is one. And there are in it two notions, I mean the notion of matter and the notion of art. For in a way it becomes everything and in a way it makes everything. For in a way it comes to be the things themselves by its act

according to intelligible forming (taṣawwur) by intellect and there appears from it a thing like a certain matter, I mean as all the intelligibles, and a thing from it like the maker. So this is so for it insofar as it possesses and brings about any intelligible it wishes. For it is the maker (fa‘‘āl) and the commander (qā’id) of the intelligibles.